

Guerre et Religion

Sous la direction de
Jean Baechler



L'Homme et la Guerre

*Une collection de l'Académie des sciences
morales et politiques*



hermann

Depuis 1876

Collection « L'Homme et la Guerre »
de l'Académie des sciences morales et politiques, dirigée par Jean Baechler

Actes du colloque international « Guerre et Religion »
organisé par l'Académie des sciences morales et politiques (ASMP)
les 22, 23 et 24 janvier 2014, dans le cadre du programme de recherche
« Guerre et Société », avec le soutien de l'Institut de France
(Fondation Simone et Cino Del Duca).

« L'ASMP tient à remercier Pierre Kerbrat pour son aide dans l'organisation du colloque
"Guerre et Religion" et dans la mise au point des actes pour la publication. » *Jean Baechler*

www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 9158 5

© 2016, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

II

LA GUERRE DANS LA BIBLE HÉBRAÏQUE, ENTRE HISTOIRE ET FICTION

par Thomas Römer

La guerre est omniprésente dans la Bible, non seulement dans la Bible hébraïque ou l'Ancien Testament, mais aussi dans le Nouveau Testament : ce dernier ne s'achève-t-il pas, dans l'Apocalypse de Jean, par une grande guerre cosmique, dans laquelle l'armée divine affronte et vainc les forces du diable ? Dieu est impliqué dans les guerres humaines, y interférant ou donnant l'ordre de partir en guerre. Cet aspect, que de nombreux lecteurs de la Bible peuvent trouver choquant, reflète cependant une conception commune aux cultures du Proche-Orient ancien.

LA GUERRE, ÉLÉMENT INDISPENSABLE DE LA VIE DES HOMMES ?

Jadis, comme aujourd'hui, la guerre semble être un moyen auquel on ne peut renoncer face à certains conflits ou menaces. Le mot hébreu pour la guerre, *milhama*, dérive de la racine l-ḥ-m, aussi attestée dans d'autres langues ouest-sémitiques et signifiant « être serré, s'affronter, se battre ». Il existe cependant aussi le substantif *lēhēm*, qui se traduit par « pain » ou « nourriture ». Y a-t-il donc un lien entre guerre et nourriture ? L'expression « l'épée dévore » en témoignerait-elle ? La guerre serait-elle quelque chose de « vital » comme l'est la nourriture ?

On a souvent l'habitude d'opposer la guerre à la paix. En hébreu, c'est le mot *šalom* qui signifie « prospérité, plénitude, bien-être, paix ». Il est dérivé de la racine š-l-m, attestée dans d'autres langues sémitiques, « être complet, intact, accompli », et correspond au concept égyptien de la *Ma'at*.

Mais contrairement à ce qu'on pourrait penser, la guerre (*milhama*) dans la pensée hébraïque n'est pas l'opposé du *šalom* (« paix, plénitude »). Guerre et paix sont toutes deux opposées au chaos, au désordre. La guerre est donc considérée comme un moyen de combattre le chaos et de rétablir l'harmonie et l'ordre¹. On comprend dès lors pourquoi, dans certaines psaumes de la Bible hébraïque, les ennemis concrets du roi d'Israël sont comparés à des forces démoniaques.

1. Pour plus de détails, voir S.-M. Kang, *Divine War in the Old Testament and in the Ancient Near East* (BZAW 177), Berlin-New York, de Gruyter, 1989 ; E. Otto, « Krieg und Frieden in der Hebräischen Bibel und im Alten Orient : Aspekte für eine Friedensordnung in der Moderne », *Theologie und Frieden*, 18, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1999.

LA CRÉATION : UNE GUERRE CONTRE LE CHAOS

Dans le Proche-Orient ancien, la création est un combat, voire une guerre. Il en est ainsi dans l'épopée babylonienne *Enuma Elish* – qui tire son nom des premiers mots du texte, signifiant « Lorsqu'en haut... ». Le début de cette épopée ressemble à la théogonie d'Hésiode. Le couple primordial – Tiamat (les eaux salées) et Apsou (les eaux douces) – engendre plusieurs générations de dieux. Apsou, incommodé par sa descendance, veut tuer ses enfants et est finalement tué par Ea/Enki, qui deviendra le dieu ami des hommes et maître des eaux douces. Tiamat, qui veut venger Apsou, est elle-même tuée par Mardouk. Ce dernier devient alors le roi des dieux et crée le monde avec les dépouilles de Tiamat. La création du monde résulte donc d'une guerre entre les dieux.

Un héritage de ce concept se trouve dans la Bible, dans le Ps 74,12-16 :

« Toi pourtant, Dieu, mon roi dès l'origine, et l'auteur des victoires au sein du pays, tu as maîtrisé la Mer par ta force, fracassant la tête des dragons sur les eaux; tu as écrasé les têtes du Léviathan, le donnant à manger à une bande de chacals.

C'est toi qui as creusé les sources et les torrents, et mis à sec des fleuves intarissables.

A toi le jour, à toi aussi la nuit : tu as mis à leur place la lune et le soleil; tu as fixé toutes les bornes de la terre; l'été et l'hiver, c'est toi qui les as inventés! »

Ici, la création du monde par Yhwh², le dieu d'Israël, est également la conséquence d'une guerre contre les forces chaotiques et aquatiques.

UN HÉRITAGE PROCHE-ORIENTAL

Au niveau de la royauté, la guerre est vue comme moyen de « rétablir l'ordre » et comme moyen d'affirmer l'autorité et la puissance du roi qui est secouru par les dieux. Ainsi, dans tout le Proche-Orient ancien se développe une véritable idéologie de la guerre, qui se fait jour dans l'iconographie (*reliefs*) et surtout dans des récits de guerre qui jouent un rôle important dans la littérature royale. Dans les inscriptions royales, les exploits guerriers du roi servent à sa légitimation. Ainsi, sur le sceau du roi Mukanishum à Mari³, on le voit piétinant ses ennemis qui en même temps symbolisent le chaos. Il est entouré de deux déesses, dont l'une, celle de gauche, probablement Ishtar, tient comme le roi une épée-faucille.

2. Nous rendons le nom du dieu d'Israël par ses quatre consonnes, la vocalisation habituelle « Yahvé » n'étant pas assurée.

3. J.-C. Margueron, *Mari : métropole de l'Euphrate au III^e et au début du II^e millénaire avant J.-C.*, Paris, Picard, 2004, p. 517, figure 506-2.

GUERRE ET PROPAGANDE : LA STÈLE DE MÉRENPTAH

La stèle du pharaon Mérenptah, que l'on peut dater d'environ 1210 avant l'ère chrétienne et qui contient la plus ancienne mention d'Israël en dehors de la Bible, relate les exploits guerriers du roi d'Égypte lors d'une campagne dans le Levant⁴ :

« Une grande joie est advenue en Égypte et la jubilation monte dans les villes du Pays bien-aimé. Elles parlent des victoires qu'a remportées Mérenptah sur le Tjehenou [les Lybiens]... Les chefs tombent en disant : Paix! Pas un seul ne relève la tête parmi les Neuf Arcs [terme utilisé pour représenter les ennemis traditionnels de l'Égypte]. Défait est le pays des Tjehenou. Le Hatti est paisible. Canaan est dépouillé de tout ce qu'il avait de mauvais. Ascalon est emmené. Gezer est saisie. Yenoam [peut-être une région en Ephraïm] devient comme si elle n'avait jamais existé. Israël est détruit, sa semence n'est plus. La Syrie est devenue comme des veuves pour l'Égypte. Tous les pays sont unis; ils sont en paix. [Chacun de] ceux qui erraient sont maintenant liés par le roi de Haute et Basse Égypte, Baenrê, le fils de Rê, Mérenptah, doué de vie, comme Rê, chaque jour. »

On observe d'abord que la guerre, au moins dans la rhétorique royale, sert à rétablir la paix. La stèle est composée avec beaucoup de finesse rhétorique⁵. Ainsi, la Syrie, mot qui exprime sans doute la région à l'intérieur de laquelle se trouve Israël – qui apparaît dans la stèle non pas comme un terme géographique, mais comme un groupe ou un peuple –, est comparée à des veuves, soit des femmes, alors que le mot « semence » associé à Israël évoque la masculinité. On peut donc dire qu'Israël apparaît comme « homme » (semence) et « Syrie » comme « femme », sans oublier que la destruction de la semence peut aussi évoquer la coutume égyptienne de couper les pénis des vaincus.

Contrairement à ce qu'affirme l'inscription, Israël n'a pas été anéantie, au contraire, elle va entrer dans l'histoire peu de temps après la rédaction de la stèle de Mérenptah. Cela confirme le caractère hautement propagandiste des textes officiels sur la guerre.

La guerre réussie renforce l'autorité et le pouvoir du roi, d'où aussi une certaine « comptabilité » : on compte les têtes, les mains, les sexes, etc., des ennemis tués.

LA GUERRE ET LE DIEU TUTÉLAIRE : LA STÈLE DE MÉSHA ET L'IDÉOLOGIE DU HÈRÈM

En cas de crises, famines ou défaites militaires, le roi peut être considéré comme ayant échoué dans sa mission et être détrôné, ce qui arriva assez fréquemment dans le royaume d'Israël. Mais la réputation du dieu national peut être affectée elle-même dans de telles situations de crise. On peut y voir une sanction du dieu national contre son peuple, comme l'atteste par exemple la stèle de Mésha, roi de Moab, dont l'inscription date du IX^e siècle avant notre ère (stèle de basalte, découverte en 1868)⁶. Le roi Mésha y interprète la victoire d'Israël sur Moab

4. Traduction en français : <http://fr.wikipedia.org/wiki/St%C3%A8le_de_M%C3%A9renptah> (dernière consultation 10/02/2015).

5. Voir pour la suite : L. D. Morenz, « Wortwitz – Ideologie – Geschichte : 'Israel' im Horizont Mer-en-ptahs », ZAW 120, 2008, p. 1-13.

6. Une traduction française se trouve dans J. Briend et M.-J. Seux (éd. et trad.), *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël (Études annexes de la Bible de Jérusalem)*, Paris, Cerf, 1977. Pour une interprétation de la stèle, cf. A. Dearman (dir.), *Studies in the Mesha Inscription and Moab* (Archaeology and Biblical Studies 2), Atlanta GA, Scholars Press, 1989.

comme signe de la colère de Kemosh, dieu tutélaire de Moab. Mais Kemosh s'est ensuite repenti de cette colère et a enjoint Mésha de mener la guerre contre Israël, ce qui lui a permis de récupérer les territoires perdus et de détruire un sanctuaire de Yhwh érigé dans le pays de Moab. La victoire contre Israël est alors en même temps la victoire de Kemosh contre Yhwh.

Les divinités, plus particulièrement les dieux ou déesses de la guerre, comme Ishtar, s'impliquent donc dans les guerres des hommes. La victoire est due à l'aide de la divinité, la défaite résulte de l'abandon du peuple par son dieu tutélaire. En cas de défaite, les temples et le pays sont pillés et les statues ou symboles des divinités défaits sont déportés dans le sanctuaire du vainqueur, comme le montre la stèle de Mésha, et de nombreux autres documents.

La stèle de Mésha mentionne la pratique du *hèrèm*, qui est également attesté dans la Bible hébraïque, par exemple en 1 Samuel 15,2-3 :

«Ainsi parle Yahvé Sebaot : J'ai résolu de punir ce qu'Amaleq a fait à Israël, en lui coupant la route quand il montait d'Égypte. Maintenant, va, frappe Amaleq, voue-le à l'anathème [*hèrèm*] avec tout ce qu'il possède, sois sans pitié pour lui, tue hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis, chameaux et ânes.»

C'est encore en Jos 6 où, lors de la conquête de Jéricho, Josué reçoit l'ordre d'appliquer le *hèrèm* à tous les habitants de la ville. Le *hèrèm* («la mise à part») résulte de l'idée que c'est la divinité qui a donné la victoire, et par conséquent tout le butin, hommes, bêtes et objets de valeur, lui revient. On a peut-être pratiqué ce rituel en offrant *pars pro toto* des humains ou animaux en sacrifice en les brûlant⁷. Il est difficile d'imaginer que le *hèrèm* ait été systématiquement appliqué, puisqu'il est contraire aux intérêts économiques liés à la guerre dans l'Antiquité. Certains rois assyriens se vantent en effet d'avoir entièrement exterminés leurs ennemis⁸ ce qui ne les empêche nullement de faire figurer sur des bas-reliefs des rangées impressionnantes de prisonniers et de butin⁹. De même, le texte de 1 Rois 9, 20-21, qui décrit le règne de Salomon avec des traits empruntés aux souverains assyriens¹⁰, constate que Salomon tire profit des ennemis soustraits au *hèrèm* en les astreignant à la corvée servile. La loi du *hèrèm* est donc avant tout une construction idéologique affirmant que tout butin est propriété de la divinité. Le terme devient d'ailleurs dès le VI^e siècle avant notre ère un concept clé des rédacteurs des livres du Deutéronome, Josué, Juges, Samuel et Rois, qui construisent une théorie de l'extermination totale des habitants autochtones de Canaan visant en réalité à l'époque perse la construction d'une communauté ethnico-religieuse basée sur la séparation stricte d'avec les autres peuples. C'est d'ailleurs à partir de cette utilisation exclusivement idéologique les rabbins ont interprété le *hèrèm* dans le sens de l'excommunication des infidèles.

7. S. Niditch, *War in the Hebrew Bible. A Study in the Ethics of Violence*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1993.

8. Voir par exemple les annales d'Assur-nasir-pal, citées par K.L. Younger Jr, *Ancient Conquest Accounts. A Study in Ancient Near Eastern and Biblical History Writing*, JSOT.S 98, Sheffield, Academic Press, 1990, p. 236.

9. Une contradiction similaire se trouve dans la stèle de Mésha, lequel, après avoir appliqué le *hèrèm* contre Israël, a néanmoins des prisonniers israélites à sa disposition.

10. La première version du règne de Salomon (1 Rois 1-11) a été sans doute rédigée lors de l'époque assyrienne, voir E.A. Knauf, *Die Umwelt des Alten Testaments*, NSK AT 29, Stuttgart, Katholisches Bibelwerk, 1994, p. 115.

YHWH, DIEU DE LA GUERRE

L'affirmation biblique selon laquelle Yhwh intervient dans la guerre des hommes se base donc sur l'idée répandue dans tout le Proche-Orient ancien que la guerre des hommes était toujours aussi la guerre des dieux¹¹. En Exode 15, 3, on trouve une exclamation liturgique : « Yhwh est un guerrier (*'ish milhama*). Son nom, c'est Yhwh ». Et le Psaume 24 qui reflète la procession d'une statue de Yhwh célèbre le retour du dieu guerrier dans son sanctuaire :

« Portes, levez la tête ! Élevez-vous, portails antiques ! Qu'il entre, le roi de gloire ! – Qui est le roi de gloire ? – Yhwh, fort et vaillant, Yhwh, vaillant à la guerre. Portes, levez la tête ! Levez-la, portails antiques ! Qu'il entre, le roi de gloire ! – Qui est-il, ce roi de gloire ? – Yhwh Šebaot, c'est lui le roi de gloire. » (Psaume 24, 7-10)

Le nom « Yhwh Šebaot », signifiant « Yhwh, dieu des armées » apparaît plus que 280 fois dans la Bible hébraïque, souvent pour dépeindre une image royale du dieu d'Israël (et aussi dans un *graffito* du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne). Mais de quelles armées s'agit-il ? Si le titre vise des armées humaines, il refléterait alors la fonction primitive de Yhwh en tant que dieu de la guerre, telle qu'elle apparaît par exemple en 1 Samuel 17, 45 : « David dit au Philistin : Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le javelot ; moi, je viens à toi au nom de Yhwh des Armées, le Dieu des troupes d'Israël, que tu as défié. » La plupart des textes suggèrent cependant des armées célestes sous les ordres de Yhwh :

« Bénissez Yhwh, vous toutes, ses armées, qui êtes à son service et qui faites sa volonté ! » (Psaume 103, 21)

Mais il ne faut peut-être pas forcer l'alternative, le titre peut aussi bien évoquer, selon les contextes, l'implication de Yhwh dans la guerre humaine, comme dans des guerres célestes, notamment lorsqu'il combat les forces chaotiques de la mer qui menacent la stabilité de la création, comme l'exprime le Psaume 89, 9-10 : « Yhwh, dieu des Armées, qui est puissant comme toi, Yah ? [...] C'est toi qui domines l'orgueil de la mer ; quand ses vagues se soulèvent, c'est toi qui les apaises ». En tant que dieu guerrier, Yhwh a sous ses ordres une armée céleste en même temps qu'il commande et mène l'armée de ceux qui le vénèrent.

UNE GUERRE, DEUX RÉCITS DIVERGENTS

Il existe des cas dans l'Antiquité, notamment dans la Bible mais aussi dans l'histoire récente, où les deux groupes ou pays qui s'affrontent dans une guerre revendiquent, chacun pour soi, la victoire sur l'ennemi. Ainsi, en 2 Rois 18-20, le conflit militaire entre les Assyriens et les Judéens, qui a eu lieu dans les dernières années du huitième siècle avant notre ère, est présenté comme une victoire des Judéens et de leur roi Ézéchias grâce à une intervention miraculeuse de Yhwh :

« Il advint que l'ange de Yhwh sortit et frappa dans le camp des Assyriens 185 000 hommes. Le matin, quand on se leva, il n'y avait en tout que des cadavres, des morts ! Sennachérib, roi d'Assyrie, décampa ; il s'en retourna à Ninive où il resta. » (2 Rois 19, 35-36)

11. M. Weinfeld, « Divine Intervention in War in Ancient Israel and in the Ancient Near East », dans H. Tadmor, M. Weinfeld (dir.), *History, Historiography and Interpretation*, Jerusalem, Magnes Press, 1983, p. 121-147.

L'abandon du siège de Jérusalem équivaut dans la perspective biblique à une défaite de l'armée assyrienne, alors que dans les annales de Sennachérib, Ézékias est défait et Juda amputé de presque toutes ses villes :

« Quant à Ézékias du pays de Juda, qui ne s'était pas soumis à mon joug, j'assiégeai et je conquies 46 villes fortes... Quant à lui, je l'enfermai dans Jérusalem sa ville royale comme un oiseau dans sa cage¹². »

Sur le plan historique, les événements de 701 avant notre ère signifiaient une cinglante défaite pour le royaume de Juda qui fut réduit à la ville de Jérusalem et ses environs¹³. De l'autre côté, les Assyriens ne détruiraient pas la ville de Jérusalem, peut-être parce qu'ils voulaient montrer leur puissance en laissant un royaume vassal extrêmement réduit, ou parce qu'il y avait des troubles en Assyrie. Dans la Bible, la défaite évidente de Juda a été transformée en victoire éclatante, et l'idée de l'invincibilité de Jérusalem a renforcé la théologie sioniste selon laquelle Yhwh protégera pour toujours sa montagne sainte à Jérusalem.

LA CONQUÊTE DE CANAAN, UNE GUERRE LITTÉRAIRE

Le livre de Josué relate l'installation des tribus israéliennes dans le pays de Canaan comme une *Blitzkrieg* de quelques semaines, durant laquelle Josué et son armée massacrent toute la population autochtone et remportent la victoire grâce à des interventions divines. Le premier génocide de l'histoire de l'humanité ?

Les archéologues et les exégètes s'accordent pour dire que les récits qui se trouvent dans la première partie du livre de Josué ne reflètent pas une réalité historique – la naissance d'Israël est le résultat d'un processus de sédentarisation longue et complexe –, mais qu'il s'agit d'une invention littéraire des scribes judéens du septième siècle avant l'ère chrétienne, confrontés à la propagande et à la rhétorique guerrières des Assyriens¹⁴. Face à l'affirmation des Assyriens que leurs dieux leur assuraient la victoire sur tous les peuples, les auteurs de la première édition du livre de Josué insistent sur le fait que Yhwh a donné le pays à Israël en lui donnant la victoire contre toutes sortes de peuples qui portent souvent des noms symboliques et ne reflètent pas des peuplades historiques. Le récit, déjà mentionné, du siège de Jérusalem en 2 Rois 18-20 atteste cette propagande par la parole et l'écrit.

Les auteurs de la première version du livre de Josué reprennent cette rhétorique de la violence pour la tourner contre les Assyriens. L'affirmation de Josué 10, 11 (« Alors qu'ils fuyaient devant Israël... Yahvé, du ciel, lança des pierres contre eux jusqu'à Azéqa et ils moururent; plus nombreux furent ceux qui moururent par les pierres ») possède un parallèle dans la « Lettre au dieu Assur » du roi assyrien Sargon II. Dans ce document, on relate la victoire de l'armée assyrienne grâce à une intervention du dieu de l'orage (Hadad) : « Le reste du peuple s'était

12. Pour une traduction en français, voir J. BRIEND et M.-J. SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël*, op. cit., p. 118-121.

13. Selon certains ne subsistèrent de Juda que la ville de Jérusalem et son *hinterland*; ainsi par exemple G.W. Ahlström, *The History of Ancient Palestine from the Palaeolithic Period to Alexander's Conquest*, Sheffield, JSOT Press, 1993, p. 717-730 et carte 21.

14. N. Na'aman, « The 'Conquest of Canaan' in the Book of Joshua and in History », dans I. Finkelstein et N. Na'aman (dir.), *From Nomadism to Monarchy. Archaeological and Historical Aspects of Early Israel*, Jerusalem-Washington, Israel Exploration Society - Biblical Archaeological Society, 1994, p. 218-281; I. Finkelstein et N.A. Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Bayard, 2002.

enfui... Hadad poussa un grand cri contre eux ; à l'aide d'une pluie torrentielle et des pierres du ciel, il annihila ceux qui restaient.» Et lorsque le livre de Josué insiste sur le fait que les autres peuples n'ont aucun droit à l'occupation de Canaan, ce constat s'applique sans doute en premier lieu aux Assyriens qui occupaient alors le pays. Jos 1-12, qui met en scène la victoire contre les Cananéens, vise d'abord les Assyriens.

Prenons comme autre exemple le récit connu de la chute de Jéricho (Jos 6). Il est vrai que la prise de la ville se fait par une intervention miraculeuse de la part de Yahvé. Le peuple entoure la ville comme dans une procession jusqu'au septième jour, où les remparts s'écroulent. C'est alors que Josué, parlant au nom de Dieu, exige le massacre des habitants de la ville :

«Et pour la septième fois, les prêtres sonnèrent des cors. Josué dit au peuple : "Criez, car Yhwh vous a donné la ville. La ville sera vouée à l'interdit pour Yhwh, elle et tout ce que s'y trouve ; seulement Rahab la prostituée vivra, elle et tout ce qui est avec elle dans sa maison, car elle a caché les messagers que nous avons envoyés..." Le peuple cria, on sonna du cor ; lorsque le peuple entendit le bruit du cor, le peuple poussa un grand cri, le mur tomba sur lui-même, le peuple monta vers la ville, chacun devant soi et ils s'emparèrent de la ville. Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouva dans la ville, l'homme comme la femme, l'adolescent comme le vieillard ; le taureau, l'agneau, l'âne, on les passa au fil de l'épée... Yhwh était avec Josué et sa renommée était grande dans le pays.» (Josué 6, 16-17, 20-21, 27)

Ce récit qui décrit le massacre de toute une population sur ordre de Yahvé n'est pas le compte rendu historique de la conquête de Jéricho par des tribus israélites. En effet, de nombreuses fouilles effectuées dès les années 1950 ont démontré l'impossibilité de lire le récit de Jos 6 comme un récit historique¹⁵. Ses auteurs sont identiques à ceux du Deutéronome, qui cherchaient à riposter théologiquement à la menace assyrienne.

En affirmant la supériorité de Yhwh sur l'Assyrie et ses dieux, les auteurs de la version josianique de Jos 1-12 transforment du même coup Yhwh en un Dieu aussi guerrier et militariste que l'est Assur. C'est peut-être à l'époque de Josias qu'on a conçu pour la première fois l'installation d'Israël dans le pays comme le résultat d'une conquête militaire. Jos 1-12 est alors à lire comme un texte idéologique et non pas comme un rapport historique.

La perspective militariste de Josué est d'ailleurs relativisée à l'intérieur du livre même. Après la destruction de Jérusalem et la dispersion des Judéens en Babylonie et ailleurs à la fin du VI^e siècle avant l'ère chrétienne, le livre de Josué subit plusieurs rédactions qui transforment l'idéologie du livre. Dans le discours initial que Yhwh adresse à Josué, ce dernier apparaît d'abord comme un chef militaire (Jos 1, 1-7). Or, l'ajout du verset 8 transforme un Josué belliqueux en un rabbin respectueux de la Torah : « Ce Livre de la Loi ne s'éloignera pas de ta bouche, tu le murmureras jour et nuit ». La conquête du pays se mue ainsi en une quête de la Torah. Une autre manière de critiquer l'image d'un Dieu nationaliste et guerrier fut l'ajout de l'histoire de Rahab en Jos 2. Cette histoire est une insertion tardive car elle interrompt la chronologie de 1, 11 – annonce de la traversée du Jourdain en trois jours – et 3, 2 – début de la traversée après trois jours. L'histoire de Rahab dénonce une théologie ethnocentrique, puisque c'est une femme étrangère qui confesse Yhwh comme étant le dieu du ciel et de la terre (2, 11) et c'est elle qui sauve les espions et rend ainsi l'installation d'Israël possible. D'où la nécessité d'intégrer les autres en Israël, comme le montre l'ajout de Jos 6, 25 : « Quant à Rahab, la prostituée [...], Josué la laissa en vie, et elle habite au milieu d'Israël jusqu'à ce jour ».

15. J. Briend, *Bible et Archéologie en Josué 6, 1 - 8, 29. Recherches sur la composition de Josué 1 - 12*, thèse de doctorat, Paris, 1978.

LE « PACIFISME » DES TRADITIONS PATRIARCALES

Contrairement aux livres de Josué, de Samuel et des Rois, le terme « guerre » est presque totalement absent du livre de la Genèse : il n'apparaît qu'au chapitre 14, un texte tardif qui implique le Patriarche Abraham dans une sorte de guerre mondiale, qui reflète des préoccupations proto-apocalyptiques. Et le grand exégète Julius Wellhausen de déclarer : « Les héros de la légende israélite se montrent peu de goût pour la guerre¹⁶. » Le livre de la Genèse en témoigne par de multiples aspects : Abraham et les Patriarches prônent l'idée d'une cohabitation pacifique, les Moabites et les Ammonites sont présentés comme les descendants de Lot, neveu voire frère d'Abraham, les Ismaélites et les Madianites sont les descendants directs d'Abraham via Hagar et Qetourah, le pays des Philistins se révèle un pays d'accueil possible. Dans la Genèse, le fait que Yhwh donne ou promet le pays aux Patriarches, voire à leurs descendants, n'implique nullement la guerre. Il s'ensuit que l'origine des traditions patriarcales se situe ailleurs qu'à la cours royale. Les textes sur Abraham, Isaac et Jacob reflètent des contextes socio-économiques des campagnes. Les auteurs de ces textes prônent des échanges et une cohabitation pacifique avec les voisins à l'Est et au Sud.

L'UTOPIE DE LA FIN DE LA GUERRE

Certains textes bibliques vont plus loin encore et envisagent une fin de la guerre qui se situe cependant à la fin du temps, comme le montre notamment un fameux passage qui a été transmis dans deux livres prophétiques différents (Es 2,2-4 et Mi 4,1-5). Lorsque Yhwh aura jugé les nations, celles-ci transformeront leurs armes en outils agricoles :

« De leurs épées ils forgeront des socs de charrue, de leurs lances des serpes : une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, et on n'apprendra plus la guerre. Chacun d'eux habitera sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne pour les troubler – c'est la bouche de Yhwh des Armées qui parle. » (Michée 4, 3-4)

C'est Yhwh, chef des armées, qui annonce ici la fin de la guerre. D'autres textes des derniers siècles avant l'ère chrétienne utilisent la métaphore de la guerre pour annoncer le triomphe divin sur le mal, comme le « rouleau de la guerre » à Qumrân ou l'Apocalypse de Jean dans le Nouveau Testament.

L'ESCHATOLOGISATION DE LA GUERRE :
LA GUERRE DE DIEU [DU BIEN] CONTRE LE MAL

L'utopie de la fin de la guerre est corrigée, voire critiquée, dans des discours sur le jugement universel des nations par Yhwh qui est annoncé en Joël 4. On trouve dans ce texte une inversion de l'image rencontrée en Es 2, 4 et Mi 4, 3, l'idée de la fin de la guerre faisant place à une guerre eschatologique :

16. J. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, Berlin, de Gruyter, 1927 (réimprimé 2001), p. 319.

« 1 En ces jours-là, en ce temps-là, quand je rétablirai la situation de Juda et de Jérusalem, 2 je rassemblerai toutes les nations, et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat [Yhwh juge]; là, j'entrerai en jugement avec elles au sujet d'Israël, mon peuple, mon patrimoine, qu'elles ont dispersé parmi les nations, et au sujet de mon pays qu'elles se sont partagé. [...] 10 *De vos socs, forgez des épées, de vos serpes, forgez des lances.* [...] 12 Que les nations se mettent en branle; qu'elles montent vers la vallée de Josaphat : c'est là que je vais siéger pour juger toutes les nations d'alentour. » (Joël 4)

Cette guerre eschatologique apparaît également dans le livre d'Ézéchiel aux chapitres 38-39 avec le combat contre les forces du mal symbolisées par Gog de Magog et en Daniel 7, qui décrit un scénario apocalyptique dans lequel quatre bêtes – quatre royaumes – se succéderont avant que ne vienne le jugement final du « Vieillard ». C'est aussi un concept important à Qumrân, comme en témoigne le « rouleau de guerre » où les fils de lumière sont en lutte contre les fils des ténèbres, et dans le Nouveau Testament, l'Apocalypse de Jean déployant le combat contre Satan, « l'antique serpent ».

POUR CONCLURE

La Bible hébraïque concède une place importante à la guerre, car celle-ci est omniprésente dans le Proche-Orient ancien. Plus encore, les textes bibliques participent à l'idéologie proche-orientale par rapport à la guerre. Cependant, après les différentes catastrophes militaires et notamment de celle de 587 avant notre ère, apparaît une réflexion sur la possibilité de la disparition de la guerre tandis que se maintient en même temps le concept de guerre avec l'idéologie du combat (eschatologique) contre le chaos ou les forces du mal.